

DEPOT LEGAL
Seine
N° 171
1910

SEPTIEME ANNEE. — N° 2208.

JOURNAL SOCIALISTE QUOTIDIEN

MERCREDI 4 MAI 1910.

5 C.
Le Numéro

RÉDACTION & ADMINISTRATION
16, Rue du Croissant, Paris (2^e)
TELEPHONE : 102-89
PUBLICITE : 140, Rue Réaumur — TELEPHONE : 225-10
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Directeur Politique :

JEAN JAURÈS

Table with subscription rates for various locations (Paris, Seine, etc.) and durations (monthly, quarterly).

5 C.
Le Numéro

N'importe qui ?

Il paraît qu'Hervé recommande aux ouvriers de voter pour le citoyen N'importe-qui, contre tout candidat républicain ou radical ?

Naturellement, cette phrase fait le tour de la presse. Car Hervé détient ce don précieux que chaque mot qui tombe de sa plume électrise, sinon l'opinion, au moins les salles de rédaction. Le journaliste ne vit pas seulement de pain, dit l'Evangile, mais de toute parole qui tombe de la bouche d'Hervé. C'est un grand don qu'il possède là. Nous en sommes tous jaloux. Il fait d'ailleurs tout ce qu'il peut pour l'entretenir. Cette vertu passionnante des phrases d'Hervé tient à ce que chacune d'elles est pleine de sens. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit toujours pleines de bon sens.

Elles sont très claires, en outre. De cela, je le félicite. J'aime mieux la brute clarté d'Hervé, ses conseils tout crus, que les réticences, les neutralités, les faux-fuyants.

Il force tout le monde à s'expliquer : tant mieux. C'est un grand service qu'il nous rend là. Mais oui ! un très grand service ! Est-ce que vous croyez, par hasard, que j'ai peur de voir les conseils d'Hervé suivis par les ouvriers dimanche ? Allons donc ! il ne déplâtera pas deux douzaines de voix dans tout Paris, car les travailleurs qui le lisent savent qu'il est anti-voteur, et par conséquent ne lui demandent pas conseil quand ils ont résolu de voter.

Non ! Ce n'est pas Hervé que je crains, ce n'est pas le franc brutal ! c'est plutôt le neutre, celui qui dit : « Je ne choisis pas ! » Eh bien ! Hervé l'oblige à choisir tout haut. Son citoyen N'importe-qui, il a un autre nom ! Il s'appelle Auffray, il s'appelle Moro-Giafferi, il s'appelle Prache, il s'appelle Ménard, Hémaré, Paulin Méry !

Bravo ! La question sera posée ! Neutres entre Painlevé et Auffray ? Allons donc ! La bonne blague ! Il faut parler net, comme Hervé ! Etes-vous pour Auffray, pour Moro-Giafferi, pour Prache, Paulin Méry, Hémaré, Ménard ? Allez-y ! Votez pour ces gaillards-là ! Mais vous savez qu'en votant pour eux vous votez contre la République, contre le socialisme, contre la classe ouvrière.

Contre la République, puisque vous votez contre l'école laïque et pour la calotte.

Contre le socialisme, puisque vous violez délibérément les décisions du Congrès de Nîmes.

Contre la classe ouvrière, puisque vous votez pour les candidats du Haut-Patron, pour les candidats de Villamin du Bâtiment et de feu Marguery.

Je suis tranquille ! Le seul danger, c'était l'équivoque ou le silence. Le silence est rompu, l'équivoque impossible. Chastané, notre ex-candidat dans le dix-septième, vient de donner une réunion pour préciser notre attitude au second tour et enlever à Ménard tout espoir de compter sur nos voix.

La cinquième section vient de prendre la meilleure et la plus efficace des décisions : elle affiche le texte même des résolutions votées à Nîmes et qui tombent comme un coup de poing dans la figure d'Auffray et de Moro-Giafferi.

A Marseille, notre ami Roux fait campagne ouverte pour Brisson contre la réaction.

Mais à mon tour, je pose une autre question !

Ce que Roux fait pour Brisson, pourquoi les radicaux ne le font-ils pas pour Allemane ? Oh ! simple curiosité de ma part ! Car si les chefs se taisent, les électeurs parlent, et si vous avez entendu le préau de l'avenue Parmentier samedi soir acclamer Allemane tout d'une voix, vous seriez fixés ! Mais puisque nos amis de Marseille tiennent compte du passé républicain de Brisson, ne pourraient-ils pas demander à Brisson de saluer aussi d'un mot le passé d'Allemane, et son long dévouement ?

Je ne vous rappelle pas, car vous la connaissez, l'étrange récompense qu'on réserve à notre camarade Lanche ? C'est lui qui fit élire Levraud à y a quatre ans. Cette année, le voici premier à son tour ; alors on va chercher contre lui, Jaquelin baltu au dixième ! Habillez-vous richement avec les laissés-pour-compte des grands tailleurs de vestes !

Et Goude, à Brest, contre lequel au second-tour les radicaux fusionnent avec les réactionnaires dans un « Comité de salut public » ?

Aux portes de Paris, Trousselle continue à combattre Veber ! Contre Walter se maintient Fabiani et, contre Meslier, Bokhanatchoum !

Vous voyez, bons radicaux, que s'il est arrivé aux socialistes de commettre ça et là des fautes (et je les ai trop combattus pour être tenté de les nier), vous voyez que pour une faute de notre part, vous en commettez dix plus graves. Est-ce l'effet du hasard ? Non !

Ces fautes, vous les prévoyez d'avance quand vous autorisiez vos candidats à se réclamer aussi du patronage de l'Alliance démocratique. Comment osent-ils, en bonne foi, après avoir accepté ce flétrissant patronage, profiter de nos déstabilisations, eux qui s'étaient engagés solennellement à ne jamais se désister devant l'unifié ?

Vous ne l'ignorez pas cette contradiction ? Lenez, Emile Desvieux, l'un

des vôtres, vous l'avait signalée en plus d'un article. Il est vrai que ce Desvieux, que j'ai célébré pour son coup de sabre à la manifestation Ferrer, tant célébré que je voulais, pour immortaliser ce haut fait, changer par décret son nom en celui d'Emile des Vaches, cet ingrat s'en vint chez nous soutenir un candidat de l'Alliance démocratique ! A qui se fier, bon Dieu !

Violetto, vous qui avez fleuri si vite et si joliment sur la phrase qu'Hervé déposait en sentinelle au pied de l'urne, mon cher Violetto, méditez cela ! On ne peut pas, avant le premier tour, nous exclure de la République, et nous inviter au second tour à rentrer au giron !

Méditez cela, mon cher Steeg, vous qui êtes le premier père de la phrase d'Hervé, n'est-ce pas ? Car vous avez dit le premier qu'entre Hervé et Denys-Cochin, vous votiez pour Denys-Cochin. Hervé vous paraphrase, quand il écrit qu'entre les amis de Steeg et ceux de Denys-Cochin, il vote pour les amis de Cochin. Vous êtes trop bon exagéré pour ne pas reconnaître votre texte primitif dans sa traduction dernière.

Deux phrases malheureuses, à mon avis ! Je repousse et votre texte et le corollaire d'Hervé, car ils ont tous deux le même défaut qui est de donner trop beau jeu à Denys-Cochin.

Pour moi, je ne veux pas faire ce jeu, et c'est pourquoi, dimanche, je vote pour la Sociale partout où son drapeau flotte encore, et là où il est replié, je vote pour la République !

MARCEL SEMBAT.

M. Arthur Meyer en appétit

Décidément, les royalistes sont contents de M. Briand. M. Arthur Meyer, dans le Gaulois, annonce au ministre à poigne toute sa satisfaction d'aristocrate.

Il est certain que, depuis bien longtemps, les monarchistes n'avaient pas eu une telle occasion de se réjouir. Il faut le répéter. Clemenceau n'avait jamais tant osé. Toujours, dans ses actes violents, il affectait d'invocuer les « principes » immortels et dénués de la tradition républicaine.

Avec M. Briand, c'est une autre manière. Le « vieux mot » tel est mon bon plaisir » est, avec d'autres insouffles d'ancien régime, soigneusement restauré. On ne prend plus la peine de discuter ; on se soucie plus d'avoir pour soi du moins quelques apparences et quelques mauvais prétextes : la troupe est là ; on la fait marcher, les cartouchières pleines et le « moral » bien préparé.

M. Arthur Meyer est donc content, et il le déclare. Mais le coup du Bois de Boulogne n'a fait que le mettre en appétit.

« Supprimez les causes », conseille-t-il. Or, les causes de l'agitation révolutionnaire, ce sont les militants syndicalistes eux-mêmes. Il faut donc, sinon les supprimer, du moins déformer leur organisation qui est la C. G. T. et mettre les « meneurs » à la raison, cote et cote.

C'est ce que demande M. Arthur Meyer. Le mauvais coup commis contre la classe ouvrière excite naturellement les ardeurs contre-révolutionnaires.

Voilà M. Briand en pleine réaction. M. Arthur Meyer manifeste déjà des désirs. Les exigences seront pour demain et bientôt les royalistes dicteront leurs ordres au ministre anti-ouvrier.

D. R.

Une Lettre d'Anatole France

Notre ami, le citoyen Anatole France, vient d'envoyer à Mme Bjornstjerne Bjornson la belle lettre qu'on va lire en hommage au grand esprit qui vient de disparaître :

A Madame Bjornstjerne Bjornson, à Christiania.

Paris, le 28 avril 1910.

Madame,

Souffrez, que vous apportant mes condoléances, je m'associe à votre deuil qui est un deuil pour toute l'humanité pensante. Il y a deux mois à peine, vous m'avez conduit avec une noble bienveillance au chevet du grand homme dont vous étiez la compagne dévouée. Malgré le mal qui le tenait étendu immobile, il me témoigna d'un regard et d'un mot la magnifique bonté de son cœur. Je venais alors lui payer une vieille dette de reconnaissance. Il y a douze ans, aux jours d'épreuves, quand en France, nous étions poursuivis de menaces et d'injures pour avoir fait notre devoir, Bjornstjerne Bjornson nous vengea en une petite phrase immortelle et charmante, de toutes les injustices et de toutes les calomnies.

Il fut en cette circonstance ce qu'il était toujours, le défenseur des justes causes. En lui, le caractère égalait l'intelligence. Il unissait à la beauté du poète la grandeur du héros. On ne pourrait citer, je crois, une seule question de morale et de politique à laquelle il ne se soit intéressé, qu'il n'ait pénétré avec les intuitions du cœur et les clartés du génie. Nous nous sentions fortifiés dans notre espoir en un avenir meilleur quand nous voyions un esprit tel que celui-là jeter toujours ses vœux vers plus de justice et plus de bonté, pressentir, susciter la cité future où le travail ne sera plus un opprobre, la pauvreté une honte, où les hommes jouiront en paix du fruit de leur labeur.

La Norvège et le monde entier payent votre illustre douleur.

Daignez agréer, Madame, l'hommage de mon profond respect et de mon entier dévouement.

Anatole FRANCE.

BRIAND VEUT SA REVANCHE

La Grève de Dunkerque

La Ville est en État de Siège. -- Les Magasins sont fermés, les Tramways arrêtés. -- Mais tous les Ouvriers sont en Grève.

Les réacteurs n'ont pas, le lendemain du 1^{er} mai, ménagé la modestie, nouvelle en ses formes, du président du conseil. Il serait accablé sous leurs louanges, s'il pouvait encore craindre de tant les mériter. Les a-t-il conquis, les réacteurs ? Peut-être. Il fit si vite et si bien leurs affaires que leur résistance fut courte, en tout cas. On bien l'auraient-ils, eux, « capoté » ? Il semblerait plutôt qu'il lui fit trop d'honneur quand on croyait qu'il était des nôtres « sans arrière-pensée, et qu'on lui en fait bien trop encore en opposant ses paroles d'autrefois à ses actes d'aujourd'hui.

Il a fait strictement son devoir, disait carrément lundi le Gaulois, et ce n'est qu'en opposant son attitude à celle de ses prédécesseurs que les modérés peuvent le féliciter des traditions conservatrices. « Plus que Clemenceau donc ? En tout cas, il fera bien plus s'il ne l'a déjà fait. Ceux qui le tiennent le veulent ainsi. Et ils ne s'en cachent point. C'est encore le Gaulois qui disait :

« La journée du 1^{er} mai s'est incontestablement les intérêts de M. Briand, mais s'il reste là, on peut affirmer que son geste autoritaire sera de nul effet.

En rester là. Ce n'est pas possible, en effet. M. Briand est condamné à se dépasser dans la voie du reniement et de l'abjection.

Et l'occasion tout de suite s'est offerte, à Dunkerque. Les forces lachées sur Paris, l'avaient été vainement dimanche, Les forces lachées sur Dunkerque ont fait merveille lundi.

Huit prisonniers à Paris dimanche. Victoire des stratèges qui ont bien manœuvré.

Vingt blessés à Dunkerque lundi : victoire des soldats de l'ordre, qui ont bien « tapé ».

Mais la réplique des travailleurs de Dunkerque est venue, immédiate. Hier, la grève générale a été effective. Ce n'a pas été une grève décrétee générale, mais partielle en fait. Ce sont tous les travailleurs qui se sont, indignés, croisés les bras, dans un geste de défi aux vainqueurs meurtriers de la veille.

Et viendra, dimanche, la réplique de Paris et de la France entière. Puisqu'on est en période électorale, qu'on en profite — jusqu'à l'abus. Il ne s'agit pas de voter « pour n'importe qui ». Les travailleurs, jusqu'à présent, ont-ils fait autre chose ? Il faut voter pour le socialisme, seule opposition directe au pouvoir, et ce sera ainsi briser ce pouvoir aux mains fourbes et douteuses du Rénégat insolent. Si un seul ose — je ne voudrais pas dire favoriser — mais laisser se faire la reprise du pouvoir par les chargés d'affaires de la bourgeoisie et par un collaborateur du Jaume, celui-là trahira le socialisme et la classe ouvrière.

Barthélémy MAYERAS.

Sous toutes réserves, nous donnons, dans l'ordre où nous les avons reçues, les dépêches des agences :

Dunkerque, 3 mai. — Cette nuit, des vitres de la gendarmerie ont été brisées, une porte a été enfoncée place Calonne.

Des détachements de dragons, de cuirassiers et de chasseurs sont arrivés avec des détachements du 8^e, du 33^e et du 73^e de ligne.

Ce matin, de nouvelles manifestations ont eu lieu ; les gendarmes ont reçu des pierres ; les cuirassiers ont fait une charge sur Alexandre III, un manifestant a tiré un coup de revolver et a blessé un autre manifestant. Le préfet, arrivé cette nuit, dirige le service d'ordre. Les ponts et les ouvrages maritimes sont gardés militairement, ainsi que les monuments publics.

Lille, 3 mai. — Ce matin, un bataillon du 43^e d'infanterie est parti pour Dunkerque. Cet après-midi, un escadron du 6^e chasseurs est parti pour la même direction.

Dunkerque, 3 mai. — Grâce aux mesures d'ordre prises, les manifestations sont moins fréquentes. Les magasins sont pour la plupart fermés. Des détachements de troupes continuent à arriver.

Un certain nombre d'ouvriers d'une filature des environs et d'une huilerie se sont joints aux grévistes.

Réunis à la Bourse du Travail, les grévistes ont voté la continuation de la grève.

Six arrestations ont été opérées.

Dunkerque, 3 mai. — Un képi de héraut de gendarmerie, ramassé hier, au cours de la bagarre, par les grévistes, a été accroché, à la Bourse du travail, au-dessous d'une pancarte portant ces mots : « Vegeons Poulain ! »

Contrairement au bruit qui a couru, ce dernier n'est pas mort.

Dunkerque, 3 mai. — Une délégation, conduite par Bouquet, de la C. G. T. s'est rendue à la sous-préfecture, où elle a été reçue par le préfet et le sous-préfet. Les délégués ont demandé une entrevue avec les entrepreneurs du bâtiment, entrevue à laquelle ces derniers se refusent. L'après-midi a été calme.

Lille, 3 mai. — (De notre correspondant, par téléphone). — On annonçait, ce matin, que les grévistes avaient saccagé la maison d'un non-gréviste.

C'est faux. C'est le feu de nouvelles alarmistes qui commencent.

Ce qui est heureusement vrai, c'est que la grève est effectivement générale à Dun-

pour les candidats, qui s'étaient abstenus de prendre part. Dans un grand nombre de départements, le mouvement a été irrésistible. Dans la Seine, dans les Bouches-du-Rhône, dans le Nord, dans le Rhône, en Seine-et-Oise, dans le Var, dans les Vosges et dans bien d'autres régions, d'immenses majorités ont été données à des partisans de la réforme. La plupart des adversaires de la R. P. n'ont pas osé combattre ouvertement l'idée de justice que nous défendons. Ils ont même reconnu la nécessité de renoncer au scrutin d'arrondissement qui perpétue les maux intolérables. Mais le scrutin de liste pur et simple ne serait point un remède ; au contraire, il ne ferait qu'aggraver le mal. Ce n'est pas cette apparence de réforme qui pourrait fournir à tous les partis le moyen légitime de faire entrer dans les Chambres un nombre d'élus proportionnel à leurs forces ; ce n'est pas elle qui pourrait assurer une représentation exacte et sincère de la population et de la diversité des intérêts du pays. Les chiffres du premier tour de scrutin nous inspirent pleine confiance dans l'aventure de la réforme électorale. Ils démontrent que notre propagande répond aux véritables sentiments de l'opinion publique. Nos efforts ont déjà produit de précieus résultats. Ils aboutiront, nous en sommes convaincus, au plein succès de l'œuvre que nous avons entreprise dans l'intérêt de la morale politique, de la justice et des institutions républicaines.

Les Rentes des Travailleurs

UN CHAUFFEUR TUÉ

Reims, 3 mai. — Cet après-midi, M. Emile Collignon, âgé de 32 ans, chauffeur à Charleville, allait livrer une automobile à l'aviateur Sommer, lorsqu'en traversant la ville de Sedan, à une allure rapide, il voulut éviter un cavalier militaire et donna un brusque coup de volant. L'automobile escalada le trottoir et, brisant une balustrade, fit une chute de huit mètres dans la prairie de Torcy en contrebas, broyant sous son poids le malheureux chauffeur qui a été tué sur le coup.

PROPAGANDE ÉLECTORALE

De l'Argent pour lutter

Table listing names and amounts for an electoral fund, including names like 1064 E. B., 1065 Pal., etc.

APRES LES FLICS, LES JUGES

133 Jours de Prison à Huit Manifestants

Les huit manifestants arrêtés dimanche ont passé hier après-midi devant les tribunaux des flagrants délits. Ce sont :

- Pierre Carel, vingt-cinq ans, Eriqueux, arrêté sur l'ordre du préfet de police pour avoir, au passage des agents, crié : « En via de la liberté ! »
- Quinze jours de prison.
- Henri Hory, vingt-cinq ans, maçon, a crié : « A bas la Rouille ! Vive le 17^e ! »
- Huit jours de prison.
- Jules Rosa, dix-neuf ans, a insulté (?) les cuirassiers.
- Dix jours de prison.
- Eugène Nagle, vingt ans, a crié : « Vive le 17^e ! » et a résisté aux agents.
- Vingt jours de prison.
- Charles Fajot, chiffonnier, trente et un ans, a traité un agent de « sale f... ».
- Huit jours de prison.
- Paul Luideker, pâtissier, dix-neuf ans, a crié aux cuirassiers : « Vive le 17^e ! A bas l'armée ! »
- Dix jours de prison.
- Raoul Busson, typographe, vingt-huit ans, a crié à un peloton de chasseurs à pied : « A bas l'armée ! »
- Dix jours de prison.
- Jean Abiven, plâtrier, vingt-huit ans, a déchargé dans le bois de Vincennes trois fois son revolver en l'air pour célébrer la manifestation des travailleurs.
- En fait, il ne l'a déchargé que bien après la manifestation.
- Deux mois de prison et 21 francs d'amende quand même.

LES MENSONGES DE LA « PRESSE »

Rélevant une inexactitude voulue de la Presse, calomnieuse pour l'Humanité, nous avons dit hier : « La Presse en a menti ». Ce journal est pu, dans son numéro du soir maintenir son « information » ou en tenter du moins la justification. Il n'en a rien fait. Son procédé est donc jugé : ceux de nos amis qui lisent cette feuille sauront faire justice en prenant la mesure qui s'impose.

En vente à la Librairie de l'Humanité : LES COMPAGNIES DE CHEMINS DE FER ET LEURS EMPLOYES SPLENDIDEUR ET MISÈRE PAR GASTON RENAUDER

L'Exemplaire 9 fr. 15 Franco, le cent 7 fr. 50 Fr.

LA GRÈVE DES MANTAIS

Comment on fabrique le ciment à Mantas. — Des journées interrompues de douze heures. — Une bonne cause à soutenir.

Hommes, combattez-vous sur la tâche opiniâtre. Arrachez du vieux mort le calcaire et le plâtre, brisez les chaux des fours, ensachez le ciment, et, sur l'usine furibonde et meurtrière, il semblera que parfois un grand étonnement. Se mélez aux tourbillons de flamme et de poussière.

Comment ne pas penser à ces beaux vers de Ferdinand Herold en visitant, près de Mantas, les ouvriers qui l'arrachent du vieux mort le calcaire et le plâtre, mélangeant les éléments chimiques qui cimentent le ciment, le trient, le broient et l'ensachent, tantôt patageant jusqu'à mi-jambe dans l'eau des bassins, tantôt aspirant les poussières brûlantes des fours ? Ces ouvriers sont en grève depuis huit jours pour améliorer modestement les salaires très bas qui leur sont octroyés et pour obtenir la signature d'un contrat collectif de travail. Sans doute suffira-t-il d'exposer devant la légitimité de leurs revendications et pour leur concilier la sympathie active de la classe ouvrière.

La craie et la glaise

Les terrassiers, les premiers, s'attaquent à la besogne. Ils taillent à pic une colline haute de vingt-cinq mètres pour en détacher la craie. Ils se hissent le long d'une corde au flanc de la muraille blanche, croisent l'amplément de leurs pieds et, se tenant en équilibre, par miracle, risquant à chaque coup de pioche de se rompre les os, ils abattent les blocs de craie. Quand la pluie ou la gelée — car on travaille par tous les temps — ont rendu la paroi glissante, il arrive que le piocheur est précipité au fond de la carrière avant le bloc qu'il attaque.

Au pied de la colline, les chargeurs retirent du calcaire le silex et l'empilent ; ils chargent à la pelle les wagonnets de craie. Ce fond de carrière est une mare, une mare stagnante où les souliers enfoncent, où l'humidité fait frissonner l'homme en nage qui, pour souffler, s'appuie un instant sur sa pelle.

L'équipe — piocheurs, chargeurs, cochers, mousses — reçoit 6 fr. 44 par wagon de 80 centimètres cubes, ce qui met à 6 francs le salaire quotidien.

Les glisseurs épaississent d'une bande de terrain qui atteint dix à sept mètres. Quand une telle masse de pierre et de terre s'abat brusquement, les ouvriers s'enfuient, abandonnant bennes et wagonnets. Mais certains ne peuvent s'enfuir à temps...

On brise l'argile en fragments de 20 centimètres et des bennes aériennes qui, sur des câbles transporteurs, roulent, à vingt mètres de hauteur au-dessus de la vallée comme des bolides grondants, les portent aux bassins de délayage. Les glisseurs qui travaillent par tous les temps dans 20 centimètres d'eau, gagnent 5 fr. 50 par jour en moyenne.

L'eau, l'argile et la craie, brassées par des herbes puissantes, passent dans des ruisseurs qui retirent du mélange les derniers fragments de silex, sont retournées par des pompes, en des sejours-mélangeurs, et entraînent enfin aux bassins de décairage.

Des bassins au tour

Les bassins de décairage, de forme rectangulaire, creusés peu profondément, évoquent l'aspect des salines qui brillent au soleil le long de la côte du Morbihan. Mais les salines de Mantas ne brillent point : elles sont jaunes et bourbeuses. Les ouvriers, poussant devant eux des wagonnets, entrent dans l'eau jusqu'à mi-jambe ; ils tirent la pâte liquide avec des seaux d'abord, puis avec des pelles plates et en emplissent leurs wagonnets qu'ils vont verser sur les sècheurs. Le wagon plein pèse 800 kilos. L'ouvrier doit charger, vider et ramener 40 wagonnets par jour au moins. Calculez combien de kilos lui passent sur les bras du matin jusqu'au soir, n'oubliez pas que la voie ferrée sur qui il pousse ses bennes est mal entretenue, que les rails sont coulés d'une pâte gruaque qui arrête les wagonnets, provoque des déraillements, décuple la peine de l'homme ; que le matériel roulant, en mauvais état, est rétif sous les mains de l'ouvrier, que l'averse torrentielle n'arrête pas la besogne et même n'y peut presque tenir ; il va se refroidir ; il sort presque nu — il porte un léger pantalon et des sabots ; des souliers, si épais qu'en furent les semelles, brûleraient comme du carton — et il boit de l'eau ; 15, 18, 20 litres par jour. Il lui faut très peu de temps pour s'acclimater ; la tuberculose, rapidement, le met au repos. Le travail de la pâte sèche ne devant pas être interrompu, il mange tout en besognant : il a son pain d'une main, sa pelle de l'autre, la poussière est sur le toit. Sous les sècheurs, s'étend la cave ; c'est un long tunnel où l'on met la pâte à sécher. La température des sècheurs varie de 60 à 120°. La pâte y séjourne 24 heures. Des ouvriers vont la retirer pour la conduire aux fours. Les pelles dont ils se servent pour charger leurs brouettes font monter par les sècheurs une lourde nuée de poussière. Et quelle poussière ! elle est rouge comme le feu, elle brûle les mains, elle brûle les yeux, la moustache, les cils, les cheveux, la gorge ; il arrive tous les jours que la brouette, les vêtements de l'ouvrier prennent feu, flambent comme des copeaux. Après avoir rapidement chargé quatre brouettes, l'homme n'y peut plus tenir ; il va se refroidir ; il sort presque nu — il porte un léger pantalon et des sabots ; des souliers, si épais qu'en furent les semelles, brûleraient comme du carton — et il boit de l'eau ; 15, 18, 20 litres par jour. Il lui faut très peu de temps pour s'acclimater ; la tuberculose, rapidement, le met au repos. Le travail de la pâte sèche ne devant pas être interrompu, il mange tout en besognant : il a son pain d'une main, sa pelle de l'autre, la poussière est sur le toit. Sous les sècheurs, s'étend la cave ; c'est un long tunnel où l'on met la pâte à sécher. La température des sècheurs varie de 60 à 120°. La pâte y séjourne 24 heures. Des ouvriers vont la retirer pour la conduire aux fours. Les pelles dont ils se servent pour charger leurs brouettes font monter par les sècheurs une lourde nuée de poussière. Et quelle poussière ! elle est rouge comme le feu, elle brûle les mains, elle brûle les yeux, la moustache, les cils, les cheveux, la gorge ; il arrive tous les jours que la brouette, les vêtements de l'ouvrier prennent feu, flambent comme des copeaux. Après avoir rapidement chargé quatre brouettes, l'homme n'y peut plus tenir ; il va se refroidir ; il sort presque nu — il porte un léger pantalon et des sabots ; des souliers, si épais qu'en furent les semelles, brûleraient comme du carton — et il boit de l'eau ; 15, 18, 20 litres par jour. Il lui faut très peu de temps pour s'acclimater ; la tuberculose, rapidement, le met au repos. Le travail de la pâte sèche ne devant pas être interrompu, il mange tout en besognant : il a son pain d'une main, sa pelle de l'autre, la poussière est sur le toit. Sous les sècheurs, s'étend la cave ; c'est un long tunnel où l'on met la pâte à sécher. La température des sècheurs varie de 60 à 120°. La pâte y séjourne 24 heures. Des ouvriers vont la retirer pour la conduire aux fours. Les pelles dont ils se servent pour charger leurs brouettes font monter par les sècheurs une lourde nuée de poussière. Et quelle poussière ! elle est rouge comme le feu, elle brûle les mains, elle brûle les yeux, la moustache, les cils, les cheveux, la gorge ; il arrive tous les jours que la brouette, les vêtements de l'ouvrier prennent feu, flambent comme des copeaux. Après avoir rapidement chargé quatre brouettes, l'homme n'y peut plus tenir ; il va se refroidir ; il sort presque nu — il porte un léger pantalon et des sabots ; des souliers, si épais qu'en furent les semelles, brûleraient comme du carton — et il boit de l'eau ; 15, 18, 20 litres par jour. Il lui faut très peu de temps pour s'acclimater ; la tuberculose, rapidement, le met au repos. Le travail de la pâte sèche ne devant pas être interrompu, il mange tout en besognant : il a son pain d'une main, sa pelle de l'autre, la poussière est sur le toit. Sous les sècheurs, s'étend la cave ; c'est un long tunnel où l'on met la pâte à sécher. La température des sècheurs varie de 60 à 120°. La pâte y séjourne 24 heures. Des ouvriers vont la retirer pour la conduire aux fours. Les pelles dont ils se servent pour charger leurs brouettes font monter par les sècheurs une lourde nuée de poussière. Et quelle poussière ! elle est rouge comme le feu, elle brûle les mains, elle brûle les yeux, la moustache, les cils, les cheveux, la gorge ; il arrive tous les jours que la brouette, les vêtements de l'ouvrier prennent feu, flambent comme des copeaux. Après avoir rapidement chargé quatre brouettes, l'homme n'y peut plus tenir ; il va se refroidir ; il sort presque nu — il porte un léger pantalon et des sabots ; des souliers, si épais qu'en furent les semelles, brûleraient comme du carton — et il boit de l'eau ; 15, 18, 20 litres par jour. Il lui faut très peu de temps pour s'acclimater ; la tuberculose, rapidement, le met au repos. Le travail de la pâte sèche ne devant pas être interrompu, il mange tout en besognant : il a son pain d'une main, sa pelle de l'autre, la poussière est sur le toit. Sous les sècheurs, s'étend la cave ; c'est un long tunnel où l'on met la pâte à sécher. La température des sècheurs varie de 60 à 120°. La pâte y séjourne 24 heures. Des ouvriers vont la retirer pour la conduire aux fours. Les pelles dont ils se servent pour charger leurs brouettes font monter par les sècheurs une lourde nuée de poussière. Et quelle poussière ! elle est rouge comme le feu, elle brûle les mains, elle brûle les yeux, la moustache, les cils, les cheveux, la gorge ; il arrive tous les jours que la brouette, les vêtements de l'ouvrier prennent feu, flambent comme des copeaux. Après avoir rapidement chargé quatre brouettes, l'homme n'y peut plus tenir ; il va se refroidir ; il sort presque nu — il porte un léger pantalon et des sabots ; des souliers, si épais qu'en furent les semelles, brûleraient comme du carton — et il boit de l'eau ; 15, 18, 20 litres par jour. Il lui faut très peu de temps pour s'acclimater ; la tuberculose, rapidement, le met au repos. Le travail de la pâte sèche ne devant pas être interrompu, il mange tout en besognant : il a son pain d'une main, sa pelle de l'autre, la poussière est sur le toit. Sous les sècheurs, s'étend la cave ; c'est un long tunnel où l'on met la pâte à sécher. La température des sècheurs varie de 60 à 120°. La pâte y séjourne 24 heures. Des ouvriers vont la retirer pour la conduire aux fours. Les pelles dont ils se servent pour charger leurs brouettes font monter par les sècheurs une lourde nuée de poussière. Et quelle poussière ! elle est rouge comme le feu, elle brûle les mains, elle brûle les yeux, la moustache, les cils, les cheveux, la gorge ; il arrive tous les jours que la brouette, les vêtements de l'ouvrier prennent feu, flambent comme des copeaux. Après avoir rapidement chargé quatre brouettes, l'homme n'y peut plus tenir ; il va se refroidir ; il sort presque nu — il porte un léger pantalon et des sabots ; des souliers, si épais qu'en furent les semelles, brûleraient comme du carton — et il boit de l'eau ; 15, 18, 20 litres par jour. Il lui faut très peu de temps pour s'acclimater ; la tuberculose, rapidement, le met au repos. Le travail de la pâte sèche ne devant pas être interrompu, il mange tout en besognant : il a son pain d'une main, sa pelle de l'autre, la poussière est sur le toit. Sous les sècheurs, s'étend la cave ; c'est un long tunnel où l'on met la pâte à sécher. La température des sècheurs varie de 60 à 120°. La pâte y séjourne 24 heures. Des ouvriers vont la retirer pour la conduire aux fours. Les pelles dont ils se servent pour charger leurs brouettes font monter par les sècheurs une lourde nuée de poussière. Et quelle poussière ! elle est rouge comme le feu, elle brûle les mains, elle brûle les yeux, la moustache, les cils, les cheveux, la gorge ; il arrive tous les jours que la brouette, les vêtements de l'ouvrier prennent feu, flambent comme des copeaux. Après avoir rapidement chargé quatre brouettes, l'homme n'y peut plus tenir ; il va se refroidir ; il sort presque nu — il porte un léger pantalon et des sab

l'heure y est si élevée que pour permettre aux ouvriers d'entrer, l'ouverture des portes...

Les Travailleurs du Jour

Les aide-cuisiers cassent la pâte avec un marteau... Les chargés à la fourche...

Le mariage

Les camarades Périsseaux, secrétaire général... Abadie et Chauvin, membres de la commission administrative...

Chez les Douaniers

Les douaniers de Marseille, de Nantes ou de Havre sont rarement des militants... Ils épousent en général des femmes...

Une petite muflerie

La Liberté a publié hier un « écho » dans lequel elle déclare, sur un ton méprisant...

La Vérité sur une Réunion de M. Millerand

Des journaux, hier matin, rendant compte d'une réunion électorale de M. Millerand...

Entre deux amours

Grand Roman. Charles MALATO. DEUXIEME PARTIE. Rencontre au bord d'un abîme.

droit, pour les agents des douanes, de se marier à l'étranger... Les candidats aux numéros plus ou moins barrés...

LA GRÈVE DES INSCRITS

Marseille, 2 mai. — Un meeting organisé par l'Union des chambres syndicales ouvrières...

UN MEETING

Marseille, 2 mai. — Un meeting organisé par l'Union des chambres syndicales ouvrières...

UNE PETITE MUFLERIE

La Liberté a publié hier un « écho » dans lequel elle déclare, sur un ton méprisant...

LA VÉRITÉ SUR UNE RÉUNION DE M. MILLERAND

Des journaux, hier matin, rendant compte d'une réunion électorale de M. Millerand...

ENTRE DEUX AMOURS

Grand Roman. Charles MALATO. DEUXIEME PARTIE. Rencontre au bord d'un abîme.

POUR LES ÉLECTEURS DU XI^e

Que vaut M. Henri Paté ?

des gogos, au boulevard Malesherbes, sous les lambris fastueux de l'hôtel Gaillard ?

UN PROVERBE EN ACTION

« Dis-moi qui tu hantes, je saurai ce que tu vaux... »

LA GRÈVE DES INSCRITS

Marseille, 2 mai. — Un meeting organisé par l'Union des chambres syndicales ouvrières...

UNE PETITE MUFLERIE

La Liberté a publié hier un « écho » dans lequel elle déclare, sur un ton méprisant...

LA VÉRITÉ SUR UNE RÉUNION DE M. MILLERAND

Des journaux, hier matin, rendant compte d'une réunion électorale de M. Millerand...

ENTRE DEUX AMOURS

Grand Roman. Charles MALATO. DEUXIEME PARTIE. Rencontre au bord d'un abîme.

Nors de France

ALLEMAGNE

La Constitution de l'Alsace-Lorraine. On mande de Strasbourg à la Gazette de France...

A DUNKERQUE

De notre correspondant. — Magnifique manifestation à Dunkerque. Environ cinq mille manifestants ont suivi le cortège...

AUX SALLES D'AUDE

De notre correspondant. — La fête du travail a été dignement célébrée. Le siège du syndicat était pavé ainsi que le siège du Groupe d'études sociales...

DANEMARK

Le Congrès annuel des syndicalistes. Les syndicats danois viennent de tenir à Copenhague leur Congrès annuel...

UNE MANIFESTATION D'EMPLOYES

Nous avons signalé que le Syndicat des Employés de la région parisienne avait fixé au 2 mai la date extrême à laquelle les deux ou trois maisons de nouveauté qui ne fermaient pas encore à 7 heures...

A-M. MAUREL

Echos du Premier Mai

A ASNIERES. Très nombreuse réunion, salle de l'Alcazar, 1.500 assistants au moins...

A VERSAILLES

De notre correspondant. — Versailles royale, bourgeoise et militaire. Versailles, fief de nationalisme, a vu, dimanche, le défilé dans ses rues et ses avenues...

ETATS-UNIS

Le projet de loi sur les chemins de fer. Washington, 3 mai. — Il paraît probable que le projet de législation sur les chemins de fer...

MOBILIERS PAR MILLIERS AUX GRANDS MAGASINS

Mobilier par milliers aux Grands Magasins. Dufayel, sièges, tapis, tenture, literie, articles d'éclairage, ménage, chauffage, voyages, sports et jardin, cycles, voitures d'enfants, billards, machines à coudre...